



## Les hommes illustres de Mervent : Denis Ballard, Jacques Ménard dit LaFontaine, Camille Hérault

« *Nul n'est prophète en son pays* ». La maxime est juste. Elle peut s'appliquer aux trois Merventais, totalement oubliés, et dont je vais vous conter l'histoire. Mais, ces mêmes hommes, s'ils étaient demeurés au pays, auraient-ils pour autant fait plus parler d'eux ? Il y a à parier que non. Aussi, aujourd'hui, ils vont faire l'objet de toute mon attention. Je me dois de les sortir de l'ombre, de leur rendre hommage et de vous faire partager les moments intenses de leur vie.

### Denis Ballard.



Jean d'Orléans, comte de Dunois  
(tableau du XV<sup>e</sup> siècle)

Nous sommes en 1460.

*Mervent* vient de retrouver un peu de sa splendeur : un bâtard d'Orléans, et demi-frère du roi Charles VII, appelé *Jean comte de Dunois*, a reçu en récompense quelques années plus tôt, le château de *Mervent* qui était néanmoins quelque peu en ruines. Qu'à cela ne tienne : il le fait restaurer et y vient régulièrement parce qu'il aime ce site splendide et surtout il peut chasser dans notre belle forêt.

Dunois est très riche mais surtout célèbre : il a été le compagnon, l'ami de Jeanne d'Arc, et notamment il a bouté les Anglais hors de nombreuses positions stratégiques. Le « *Beau Dunois* », comme on le surnomme, est très apprécié par la gente féminine. Il a également un goût prononcé pour les lettres, l'architecture et tous les arts en général dont : la musique.

Dans les mêmes temps, un jeune homme, né vers 1440, et nommé *Denis Ballard*, va aussi sous peu faire parler de lui.

Il est le fils d'un marchand-fermier aisé installé, aux *Ouillères*, dans une borderie, sous la dépendance de la *seigneurie de Culdebray*, en la paroisse de Mervent ( cette borderie sera encore en 1549, la propriété de Robert Ballard, fils de Denis et petit-fils de ce fermier dont le prénom nous est inconnu ; on peut penser à Pierre ou Robert, prénoms très portés par ses descendants ). Les *Ouillères* forme un gros village. De riches familles y demeurent qui possèdent toutes, soit une métairie, soit une borderie : des marchands de bois, des marchands-tanneurs, qui ont besoin de beaucoup d'eau et qui s'approvisionnent à la *Fontaine des Ouillères* ou bien à celle, encore plus abondante, de la *Jamonnière* ( et qui n'est pas très loin ), des « *tondeurs de draps* », des « *textiers en toile* » ( tisserands ), des « *laboureurs à bras* » et des « *laboureurs à charrue* », encore plus riches, etc. . . , et enfin toute une population qui travaille pour ces familles nettement plus aisées.

Sa famille le destine à la prêtrise. Auprès des religieux, il recevra de l'instruction. A cette époque, peu de gens savaient lire. De plus, la France était composée de régions assez autonomes où l'on parlait un patois différent. L'on se comprenait pas ou peu.

Mais, doté de dons musicaux, il jette « *son froc aux orties* » ( selon l'expression de L. Brochet qui a tiré ses sources dans la biographie général de Didot frères, imprimeurs, de l'Institut 1854-1877 ), renonce donc à la prêtrise afin de pouvoir s'adonner à l'art de la musique. Mais, déjà, encore tout jeune, son regard a croisé celui de sa « *promise* ».

Pour lire la musique, il fallait un minimum d'éducation et être élevé dans une famille qui avait les moyens de payer cette instruction.



Néanmoins, au moyen-âge, la musique était assez populaire.

p. 921



A partir de la renaissance et au baroque, elle est peut être plus élitiste et d'un milieu plus restreint. Néanmoins, à ces mêmes époques, la musique était pratiquée par de nombreuses classes sociales. Ce qui est certain, néanmoins, c'est que l'inspiration générale a toujours été issue du peuple.

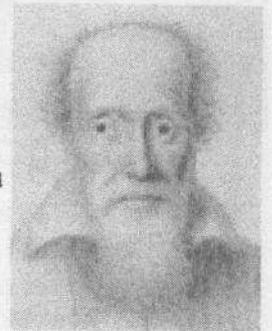
← Château de Mervent

Denis Ballard, qui est un excellent musicien luthiste, finit par se faire connaître déjà ici à Mervent et aux alentours. Dunois, qui fait des séjours épisodiques dans son château de Mervent ( de 1439 à sa mort en 1468 ) et

qui de plus aime s'entourer d'artistes, le prend sous son aile et l'attache à sa maison ( Dunois a pu côtoyé Denis Ballard dans les années 1462-68 ).

Dans les mêmes temps, Denis Ballard épouse donc en 1464, Françoise Brissot, de Fontenay-le-Comte, issue d'une famille aisée et remarquable. Son frère, Pierre, est un « *avocat de talent et grand homme de bien* ». Le fils de ce dernier, Pierre Brissot, né en 1478, dans la « *Maison* » ( qui deviendra la Chambre des notaries de Fontenay ), deviendra un célèbre chirurgien. Cette demeure se trouvait proche du Tribunal ( l'ancien ), dans la rue ( qui porte aujourd'hui son nom ) et qui est parallèle à la rue du Puits de la Vau. Le neveu de Françoise, fut, à juste titre, nommé par ses contemporains, « *la Splendeur de la Médecine* ». Il avait été également professeur de philosophie à la Sorbonne et à la faculté de médecine de Paris. Il soigna, le non moins illustre, Rabelais, son ami. Cette célébrité ne pouvait que flatter Denis Ballard, son oncle par alliance, ainsi que tous les membres des familles Brissot-Ballard. Il apparaît certain que Denis Ballard et son beau-frère, Brissot, se fréquentèrent lors de leur séjour réciproque dans la cité parisienne.

Alors qu'il est encore jeune, Denis Ballard, à peine plus âgé de 20 ans seulement, voit sa renommée et sa fortune vite faite à tel point que, bientôt, il est affecté à la maison du roi Louis XI ( roi de 1461-1483 ). Le roi, satisfait sans doute de ses services, lui assigna des gages de *vingt-et-un écus d'or* ( à prendre ) sur la seigneurie de Fontenay-le-Comte, où il demeurait d'abord avec son épouse, et l'autorise, en 1477, à « *lever boutique de Librairie* », près du collège de Beauvais à Paris, d'une échoppe et une imprimerie de morceaux de musique. Très tôt, il perd son épouse et se remarie alors avec Nicole Bruneau qui lui donne bientôt plusieurs enfants dont : Robert I qui prendra la relève.



Pierre Brissot →

Robert Ballard, fils, serait né bien avant 1520 à Montreuil/Mer ( dans le Nord, disent certaines sources, mais il y a aussi, près de Fontenay-le-Comte, un Montreuil-sur-Mer : je penche pour celui-ci ). Musicien luthiste, comme son père, il est bientôt le musicien attitré de Marie de Médicis. La « *Maison Ballard* », père et fils, « *porte enseigne* » à Paris. Robert, qui composait des danses pour luth, était également spécialisé dans les



arrangements de musique courtoise, dont les chansons étaient « *tant rimées que mesurées à trois et quatre parties* » ( sic ), et qui ont enchanté l'aristocratie parisienne de l'époque. Il fonda, avec un « *privilege de neuf ans* », en 1551 avec son cousin Adrian Le Roy, la maison d'édition qui porte leur nom sise rue St-Jean-de-Beauvais, et imprimera deux cent volumes, dont vingt-cinq livres de chanson, etc. . .

← Luth

Adrien Leroy ( peut-être issu d'une famille autrefois protestante comme les Ballard ), serait né vers 1520 à Montreuil/Mer, comme son cousin. Il était médecin de profession mais de vocation : poète et musicien ( il décède en 1598 ). Excellent joueur de luth et compositeur, il fut également chanteur à la Chapelle Royale. Il faut signaler que le 16<sup>ème</sup> siècle fut par excellence « *l'âge d'or du luth* ». De 1551 à 1556, il publie 5 livres de tablatures de luth et de guitare.

Adrien Leroy fut l'ami de Pierre Ronsard, poète et grand humaniste ( natif de la Touraine ), qui écrivit ce p. 922 célèbre florilège dédié à Cassandra sa « *Dulcinée* » : « *Mignonne, allons voir si la rose qui ce matin avait desclose sa robe de pourpre au soleil. . . . Donc, si vous me croyez, mignonne, tandis que votre âge fleuronne en sa plus verte nouveauté. . . Cueillez, cueillez votre jeunesse : comme à cette fleur, la vieillesse fera ternir votre beauté* », et encore : « *Vivez si vous m'en croyez, n'attendez à demain. Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie* ».



Pierre de Ronsard →

La « *Maison Ballard* » compose et imprime avec l'exclusivité de l'édition musicale en France : des danses pour luth, des musiques courtoises, des aubades presque uniquement consacrée à « *l'air de cour* » ( plus de 200 volumes ). C'est le début d'une carrière ambitieuse et florissante. Bien que demeurant à Paris, en 1549, Robert possède toujours la borderie de famille, proche du *Cul-de-Bray*, paroisse de Mervent. Robert avait épousé Lucrèce Dugué qui lui donna plusieurs héritiers dont : Pierre. Il décédera en 1588.



Dans son pays natal, au *village des Ouillères* en la paroisse de Mervent, Denis Ballard, ce grand musicien, avait jadis laissé une nombreuse parenté : frères, sœurs, neveux, petits-neveux, cousins, . . .

Dans ce même village, à cette même époque, demeure toujours Pierre Ballard, marchand de bois et fermier aux *Houllières*. Il avait épousé Françoise Robert ( apparentée avec Robert, riche notaire à Fontenay ) qui lui avait donné sans doute plusieurs enfants dont Joachim et Guillemette.

Quelques années auparavant, le même jour, le 22 novembre 1573, le couple avait marié leurs deux enfants avec le frère et la sœur de la famille Maynard, aussi des *Ouillères*. Joachim Ballard ( + ap 1607 ), marchand-feronnier ( est dit aussi maréchal-ferrant ), épouse Marguerite, et Guillemette Ballard ( +3,6,1619 ) épouse Pierre Maynard, parent avec Jacques dit « *La Fontaine* ».



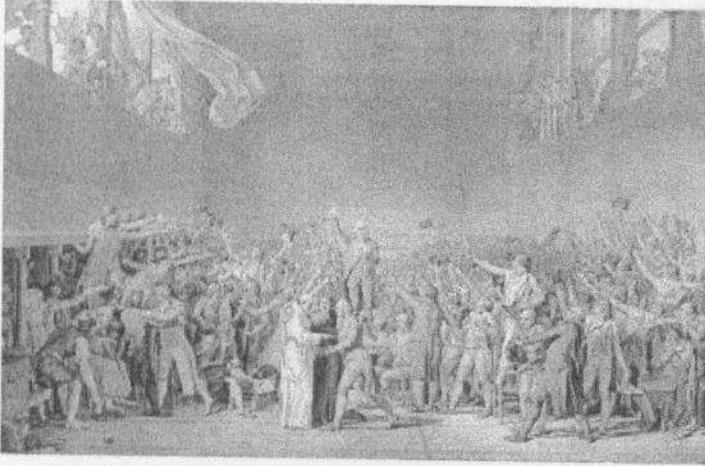
← *Mareau du Parc* ( en bas, à droite, est proche des Ouillères )

Pierre Ballard, le 30 mai 1573 ( Maillaud T 3 notes Meigner, Guillaume Joly not Fontenay ), s'associait pour moitié avec Georges Meigner, pour abattre et débiter une coupe forestière « *en une montrée de boys au maireau du Parc en la fourest de Mervent* » ( le *mareau du Parc* se trouve à côté de *Pruneau* et du *Portail* ). L'année suivante, le 20 février 1584 ( 3 E 37/245 - 5 Etude A ( 3 E 35) Notaire Claude Rousseau ), Pierre Ballard passe, devant notaire, un accord avec son fils Joachim. Lui cède-t-il une partie de son affaire ? Pierre Ballard décède, quelques temps après.

*Sire Jouachin* Ballard, notable de Mervent, marchand- mareschal ( sic ), demeurant au village des *Ouillères* et Marguerite Mesnard, sa femme, vendent le 29 octobre 1588 ( 3 E 35/26 Etude A -3 E 35- Notaire François Mesnard ), à Médard Garnyer ( parent ), marchand demeurant au village de Boisse à Saint Médard des Prés, un moulin à eau appelé le *moulin de Jaud* nommé *Coutin*, au fief de la seigneurie de Vouvant pour 233 écus 1/3 revenant selon l'ancienne supputation (

estimation ) à la somme de 700 livres tournois. Ce moulin, qui a un statut très particulier, est situé un peu plus bas que le *moulin de L'Erable* ( voir bull. n° 35 ) et en amont du *moulin du Besson* ( voir bull. n° 36 ). Mais, il est de l'autre côté de la rivière Vendée – paroisse de l'Orbrie – tandis qu'une partie de ses habitations, en face, est de la paroisse de Mervent. C'était un moulin à farine qui possédait quatre paires de meules. La famille Ballard semble bien aisée pour vendre ainsi un moulin ( la rente ). Pourtant, Joachim fait par deux fois de la prison à Fontenay pour dettes et, encore le 4 février 1589 ( notes Cardin p. 33 Maillaud ), Joachim Ballard doit 33 écus à Gilles Cardin « *pour écorce de bois livrées audit Ballard* ».

Nous avons vu la parenté merventaise, de Denis Ballard, qui est restée dans le pays. Elle se divisa en plusieurs branches : l'une d'elle demeura encore quelques décennies sur Mervent puis s'éteignit, l'autre, s'établit à Fontenay vers la fin du 16<sup>ème</sup> siècle et ne s'éteint qu'au début du 19<sup>ème</sup> siècle. D'elle, est issu David Ballard, curé du Poiré-sur-Velluire, député du Clergé du Poitou aux Etats-Généraux de 1789



et l'un des trois premiers prêtres qui se p. 923  
réunirent au Tiers-état, lors de la prestation du  
serment du Jeu de Paume ( notes B. Fillon extrait des  
archives de Fontenay ).

← Serment du Jeu de Paume 1789

Reprenons avec les descendants de Denis  
Ballard installés à Paris. Ils sont devenus de  
véritables « bourgeois ».

Pierre I, succéda à son père ( Robert )  
ayant à ses côtés, sa mère dite la *Veuve Ballard*,  
et dont les noms sont joints sur les frontispices  
des recueils de musique imprimés par cette  
famille. Un recueil des œuvres de son père, fut

imprimé en 1606, sous sa seule responsabilité, uniquement consacrée à « l'air de cour ». Pierre obtint, le  
27 mars 1607, du roi Henri IV, un grand et unique privilège : l'exclusivité de l'édition musicale en France  
( ce privilège sera exercé jusqu'à la Révolution par ses descendants, qui continuèrent à habiter la rue Saint-Jean-de-Beauvais, tout près de l'imprimerie des  
célèbres Estienne - autres musiciens ). Veuf de sa première épouse et, mère de ses enfants, il épousa en secondes  
noces Anne de Guyot qui prit une part active dans l'affaire aux côtés de son beau-fils et successeur de la  
« Maison Ballard » et, nommé Robert, comme son grand-père. Pierre I Ballard décéda en 1639 à Paris.

Robert II, 3<sup>ème</sup> directeur de la firme fondée par son grand-père, dirigea l'entreprise, et publia des  
musiques, les « Bransles de village » mais il fut aussi professeur de luth du jeune Louis XIII ( Robert  
décéda en 1673 ).

Christophe, son fils, portera la « Maison Ballard » à l'apogée de sa grandeur en publiant, entre  
autre, des œuvres de Jean-Baptiste Lully ( il décéda en 1715 ).

Jean-Baptiste Christophe, fils du précédent, prit également la  
succession de cette illustre maison. Mais à sa mort ( en 1750 ),  
l'entreprise, tenue par son fils, Christophe Jean François ( qui décède en  
1765 ), déclina faute de moderniser les caractères typographiques et elle  
disparut en 1788.

Plus de trois cent ans se sont écoulés, avec six générations, pour  
que disparaisse la « firme » ( aujourd'hui, on appellerait cela une « maison de  
disque » ) lancée, en quelque sorte, par Denis Ballard.

Faute de s'être renouvelée, la « Maison Ballard » périclita et  
tombe définitivement dans l'oubli.

← musicien contemporain de Jean-Baptiste Christophe Ballard (+ 1750)

Aujourd'hui, nous ne pouvons pas nous imaginer à quel point il  
fut un grand musicien, dans sa catégorie. Et, pourtant, Denis Ballard,  
cet illustre merventais, est quasiment  
oublié.

Nous lui avons rendu un premier  
hommage lors de la « fête de la musique »  
( en 2009 ), avec la présence de quelques

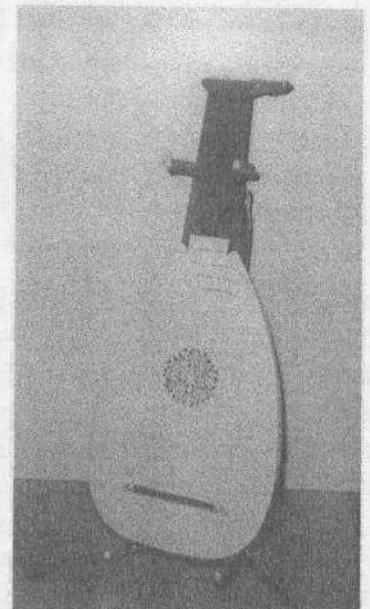
Merventais passionnés de l'histoire de Mervent. Un petit décor adéquat  
avait été installé, un exposé fut énoncé par moi-même et des protagonistes  
en costumes, « acteurs d'un jour », étaient présents devant l'ancienne  
mairie, à la nuit, l'ensemble éclairé par des flambeaux.

Mais ce ne fut, hélas, une seule et unique représentation donnée à la  
mémoire de **Denis Ballard**, cet illustre merventais, musicien à la renommée  
égale de nos grandes stars actuelles de la musique. Il serait peut-être bien, si  
l'occasion s'en trouvait, de lui donner un jour le nom d'une rue ou d'une  
place.

Luth Renaissance →

Toute personne qui voudrait obtenir un ou plusieurs numéros peut s'adresser à moi ; je me  
tiens à sa disposition au 02 51 00 22 11 ou « [vincentmaryline@orange.fr](mailto:vincentmaryline@orange.fr) » au 24 route du  
Lac.

Dépôt Légal bull. n° 48 Juin 2011 Maryline Raimond-Vincent





Jacques Ménard dit « *La Fontaine* », est né vers 1624-26, au village des *Ouillères*, paroisse de Mervent, en Poitou. Il voit le jour dans une petite borderie attenante à la « *Prée* » ( pâture ) de *la Fontaine*, sise audit village des *Ouillères* ( borderie située, à gauche, sur le chemin qui part des *Ouillères* et conduit à la *Citardière* ).

Ce hameau fut jadis un village gaulois fortifié. Dans sa périphérie Est, se trouvait une zone artisanale, pourrait-on dire, où on confectionnait des « *oules* » ( ou « *olles* » ), qui sont de grossières marmites avec rebord à grosses lèvres. L'argile ( en patois « *Arguila* » ), pour les fabriquer, était extraite dans des parcelles qui jouxtent le chemin principal ( route D65 ) du hameau et portent les noms : « *Grand Ardilier* ou *Grand Argilier* ». Ces « *oules* » ont laissé le nom au village des *Ouillères*.

← Eglise St-Médard de Mervent

L'importante « *seigneurie des Ouillères* » est signalée comme étant un « *Fief dépendant du château de Mervent* » bâti,

lui, dans le bourg. En 1232, la « *terre et fief des Ouillères* » est enlevé à Geoffroy II de Lusignan, féroce seigneur de Mervent, surnommé la « *Grand'Dent* », et fils de Eustache Chabot, *dame de Mervent*, la célèbre *Mélusine*. Frappé d'excommunication, ce fief lui est retiré et donné, pour un temps seulement, à Maurice Gallereau.

Plus d'un siècle plus tard, en 1396, l'aveu du « *Fief des Houlières* », paroisse de Mèrevent, canton de St-Hilaire-sur-l'Autize, arrondissement de Fontenai ( sic ), est rendu au Sire de Parthenay ( descendant des Lusignan ), alors seigneur de Mervent et Vouvent, « à cause de son château de Mèrevent » ( sic ), pour les fiefs mouvants en dépendants. L'aveu en était fait alors par un petit nobliau, André Macé, surnommé « *Frondeboeuf* ». Par la suite, l'aveu de cette seigneurie sera fait par sa veuve Perrette des Fontenioux, puis par Simon Macé, leur fils, dit également : « *Fondeboeuf* » et, qui, le 8 janvier 1459, en fait encore « *allégeance* » ( soumission ), au Comte de Dunois, seigneur de Mervent. Les « *Frondeboeuf* », famille noble de Gâtine, originaire de « *Pont-de-Hérisson* » ( on retrouvera un Michel Leneuf, sieur de Hérisson, installé plus tard au Québec ), porte blason « *d'argent à trois rencontres de boeuf de gueules* » ( têtes vues de face ).

A l'époque où vivaient des familles Mesnard, le village des *Ouillères* est alors presque aussi important que le bourg de Mervent. Au XVIIème, se trouvait toujours le logis appelé « *Houstel des Ouillères* » ( mentionné déjà au XIIIème et qui existe toujours au n° 15 rue du Centre ) mais qui a, aujourd'hui, perdu de sa splendeur. Cependant on peut encore y voir deux magnifiques cheminées du XVI et XVIIème, ornées de sculptures, de peintures représentant l'une, une « *scène champêtre* », l'autre une « *corbeille de fruits* ». Ce sont deux véritables joyaux.

Deux ou trois familles Ménard ( écrit selon : Mesnard, Maynard ), toutes apparentées, sont donc installées non loin les unes des autres dans la paroisse de Mervent. Celle d'un Pierre Maynard, ( qui est signalée dès 1502 ). Il a pour épouse Denise Rocher et il décède d'ailleurs dans ce gros hameau des *Ouillères* avant 1553, date d'un partage entre ses deux enfants, Mathurin et Ollyve. Mathurin, le fils de Pierre, aura aussi un garçon et une fille : Pierre et Marguerite qui épouseront le frère et la sœur : Guillemette et Joachim, tous deux enfants de Pierre Ballard, riche marchand installé aussi aux *Ouillères*, époux de Françoise Robert. C'est une belle alliance car la famille Ballard est très connue et estimée à Mervent.

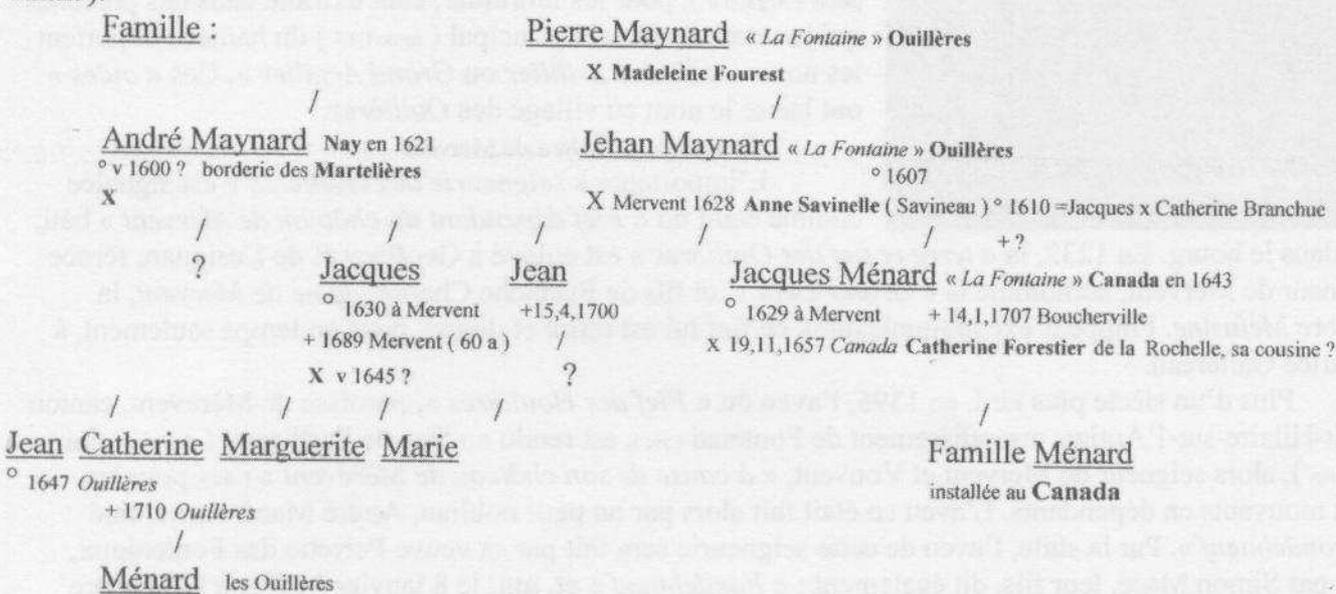
En effet, l'un de leurs ancêtres **Denis Ballard** ( né vers 1440 ), fut fort célèbre. Il était le fils d'un fermier aisé installé proche de *Cul-de-Bray*, paroisse de Mervent ( et dont une borderie sera encore en 1549, la propriété de Robert Ballard, fils de Denis, et petit-fils de ce fermier ).

Denis Ballard était d'abord destiné à devenir prêtre. Mais, doté de dons musicaux, il jette « *son froc aux orties* » et dans la foulée, il épouse sa dulcinée ( Françoise Brissot, en 1464 à Fontenay-le-Comte, et qui était la tante de Pierre Brissot le célèbre chirurgien ). Très bon musicien, il finit par se faire attacher à la maison du *Bâtard d'Orléans*, le célèbre Dunois, qui fait des



séjours épisodiques dans son château de Mervent ( Denis Ballard côtoya sans doute Dunois dans les années 1460-68 ), P. 925 avec tous les honneurs et avantages que cela comportait pour lui et sa famille. Puis, il fut affecté auprès du roi Louis XI qui l'autorisa à « lever boutique de Librairie » près du collège de Beauvais à Paris. Les « lettres patentes » sont d'août 1477. De son second mariage naquirent plusieurs enfants dont : Robert I, qui prendra la relève comme musicien luthiste, compositeur. Il fut également le musicien attitré de Marie de Médicis. Il décéda en 1588. Un recueil de ses compositions fut imprimé en 1606 à l'initiative de son fils Pierre I, qui lui succéda ayant à ses côtés, sa mère dite la *Veuve Ballard*, et dont les noms étaient joints sur les frontispices des recueils de musique imprimés par cette famille. Pierre obtint le 27 mars 1607, un privilège du roi Henri IV, qui lui assurait l'exclusivité de l'édition musicale en France. Six générations s'écouleront pour que disparaisse la firme lancée, en quelque sorte, par Denis Ballard, cet illustre Merventais. Les membres de la famille Ballard, restés dans le pays, eurent une nombreuse postérité, sans aucun doute, très fière de leur illustre ancêtre.

Puis, la famille d'un autre Pierre Maynard, aussi installé en la seigneurie des Ouillères ( qui nous intéresse ).



Ce Pierre Maynard est le grand-père de Jacques Ménard dit « La Fontaine », émigré au Québec.

Pierre Maynard, qui est marié à Madeleine Fourest, a eu ( entre autre enfants ) deux fils : André, qui demeure en la *borderie des Martelières*, située dans l'importante « seigneurie de la Motte d'Aulnay » ( aujourd'hui le Nay ) qui jouxte celle, non moins importante, des *Ouillères*. Jehan, l'autre fils ( qui nous intéresse ), demeure aux *Ouillères*, en « communauté » ( en famille ), sous le même toit, « à même pot et même feu » avec son père, Pierre et sa mère, Madeleine.

Le 21 juin 1621 ( Maillaud notes Maynard, Robert not Fontenay ), un acte est passé devant notaire où figure André et Jehan : « Mathurin Bertaud ( faisant ) pour Messire Claude d'Aubigné, chevalier, sieur de la Roche Servièrre et Dame Jehanne Tiraqueau sa femme, fille aînée et principale héritière de feu Jehan Tiraqueau, sieur de Bèlesbat et des Martelières d'Aulnay, donnait à ferme à Jehan Maynard demerant les *Ouillères*, à André Maynard, demeurant audit Aulnay, aux dites Martelières, et à Pierre Texereau de la Jamonnière, à François Charron, aussi dudit Aulnay, tous paroisse de Mervent, la coupe et tonsure de la moitié d'un grand pré, près ledit village d'Aulnay et l'autre moitié à François Marquant, aussi dudit village d'Aulnay ». Il apparaît bien certain que Jehan et son frère, André, font des affaires ensemble.

Jehan Maynard ( qui nous intéresse ), qui est né vers 1607, se marie quelques années plus tard, vers 1624, avec Anne Savinelle, née vers 1610 et qui aurait alors environ 14 ans.

La famille d'Anne Savinelle est installée dans le village de la *Jamonnière*, hameau limitrophe de celui des *Ouillères*.

Jacques, son père ( ° v 1570 ), et Brix ( Brice ), son grand-père, sont « *laboueurs à bras* », dans leur propre borderie mais aussi ils travaillent pour les autres métayers et bordiers des alentours. Ils louent leurs bras ! Ce sont de rudes « *persounniers* » ( membres d'une même famille ) ayant une forte constitution pour pouvoir effectuer ce dur labeur qui, heureusement, est relativement bien payé pour l'époque.

Ces familles, tant celle des Maynard que des Savineau ( et autres ) appartiennent à des milieux ruraux profondément structurés. Chacun a sa place qu'il doit d'abord à sa naissance et qu'il a ensuite bien du mal à quitter s'il le désire. Les familles ont l'habitude de cohabiter entre le ménage des parents et ceux de leurs enfants vivant dans le cadre d'une appartenance ( possession ), « *la communauté* » et, sous le même toit,

« à même pot et même feu » ; ceci toujours après un « acte de communauté » passé devant notaire. P. 926  
Ils partagent ainsi les revenus comme les rares dépenses et naturellement le travail.

Jacques Savineau, le père d'Anne, qui a épousé Jacquette Branchue (Branchue), demeure avec ses « *pèrsouneries* » (vieux terme qui désigne les membres d'une même famille vivant sous le même toit : grands-parents, souvent beaux-parents, frères ou soeurs, et enfants, gendres, bruens, et neveux) mais c'est l'ancien, le père (ou le beau-père même s'il est vieux, et surtout s'il garde sa lucidité), qui a autorité, jusqu'à sa mort, sur toute la communauté. Son père, Brix, marié à Françoise Ferret, est décédé avant 1656, puisque le 13 février de cette même année (Maillaud T 9 notes Potereau + Jehan Ogier notaire Fontenay), « *Jacques Savineau, laboureur à bras, et son épouse Jacquette Branchue, vendent à Laurent Potereau, marchand demeurant aussi à la Jamonnière, tous les domaines leur appartenant audit village et qui leur vient de feu Brix Savineau* » (pourtant une descendance Savineau demeurera aux Ouillères jusqu'en 1950 au moins). C'est une famille relativement aisée (pour l'époque) puisqu'elle vend ses biens probablement pour s'installer dans une plus importante borderie. Pourtant, des Savineau demeurent encore aux Ouillères au 19<sup>ème</sup> siècle.

Famille : Brix (Brice) Savyneau + av 1556 *laboureur à bras* Jamonnière

X Françoise Ferret

/

Jacques Savineau *laboureur à bras* Jamonnière

X Jacquette Branchue

/  
Savineau

/  
Anne Savinelle (Savineau)

X Jean Ménard « La Fontaine » ° v. 1600 Ouillères

/  
Savineau

/  
Jacques Ménard « La Fontaine » Canada en 1643

° 1629 à Mervent

X 1657 Canada Catherine Forestier

/  
Ménard installé au Canada

Jehan Maynard et son épouse Anne Savinelle (Savineau) demeurent dans la petite borderie, le long du *chemin de la Poupardièrre* qui conduit à la Citardièrre. Proche de cette borderie (qui existe toujours), dans la partie haute d'un pâtis, en plein sud, se trouve une curieuse et abondante fontaine. Avait-il le soin de l'entretenir ou de gérer l'accès en ce lieu d'où peut-être la raison de son surnom « La Fontaine » ?

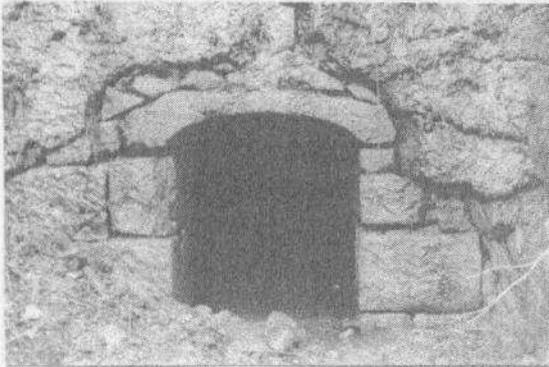
← La Fontaine des Ouillères

Sa cavité (aujourd'hui très envasée) creusée dans le roc, est surprenante et forme une salle d'environ 4 m. sur 3 m. et qui contient en toute saison une hauteur d'eau d'au moins 1,50 m sans compter 1,50 d'envasement. Cette eau s'écoule en permanence, formant (hélas, aujourd'hui, faute d'entretien) une cuvette marécageuse devant l'entrée minutieusement maçonnée de belles pierres de taille bien ajustées (les anciens des Ouillères l'ont toujours connue mais ne peuvent dire si cette cavité a pu avoir jadis une destination que celle d'abreuver hommes et animaux).

Il n'est pas impossible que le père de Jehan portait déjà ce surnom « La Fontaine ». C'était une pratique très courante qui permettait de différencier les membres de ces grandes familles dont les enfants avaient souvent les mêmes prénoms et, peu variés à l'époque : Pierre, Jacques, Jean, Louis, ... qui sont parmi les plus courants. Jehan Maynard et son épouse Anne Savinelle eurent, comme beaucoup de couple à cette période, plusieurs enfants dont (probablement) Jacques, Jean, puis un autre Jacques né vers 1628-29, qui aura un destin peu commun (qui nous intéresse et émigrera au Canada).

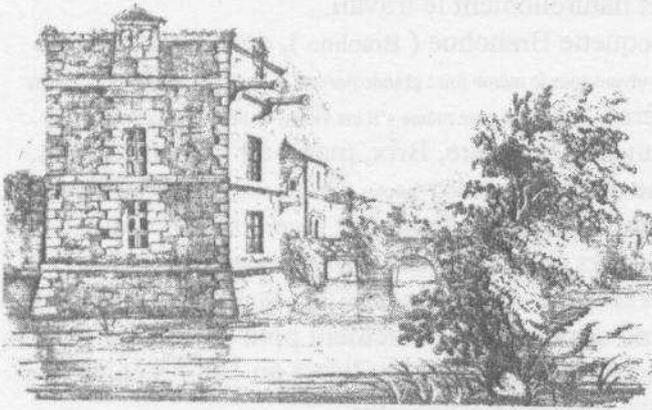
Jacques Maynard, en principe, est conduit le jour même de sa naissance, à l'église paroissiale de *St-Médard* de la paroisse de Meuvent, où le curé, d'alors, Pierre Clémot, le baptise en présence de son parrain et de sa marraine, en général un oncle et une tante.

Au moment où naît Jacques, le pays de France est à peine sorti des malheurs provoqués par la « *guerre de religion* », entre les catholiques et ceux que l'on dit de « la R.P.R. » (religion prétendue réformée). Déjà, quelques années plus tôt, le vicaire général signale pour Mervent : « *Eglise ruinée n'ayant rien couvert qu'un petit appentif sous lequel l'on fet le service* » (Série 4 G 1, Archives de la Vendée). L'église n'est que le reflet de l'état de la province du Poitou, qui n'a cessé d'y voir des affrontements au cours des dernières décennies. La haine entre les catholiques et les protestants, « *avivée par la presse qui apparaissait pour la première fois dans les luttes et s'insinuait partout comme la lumière* », survit aux désastres des guerres. Des rixes terribles ont encore souvent lieu entre catholiques et protestants surtout à



l'occasion des processions. Le nombre de protestants a considérablement augmenté.

P. 927



Les catholiques de la paroisse de Mervent sont depuis longtemps en minorité et surtout mal traités.

← Château de la *Radegoulière* (Citardière)

Ces belligérances, qui durent depuis 1562-63, ont anéanti notamment le Poitou. Dans les deux diocèses de Poitiers et de Luçon, soixante-dix ecclésiastiques, prêtres ou moines ont été tués dans cette guerre... On ne dit point le nombre des ministres (pasteur) de la R.P.R. qui périrent aussi dans des massacres. Dans ces mêmes diocèses, plus de trois cent vingt gentilshommes catholiques (nobles) et quatre cents de la religion réformée, avec dix mille

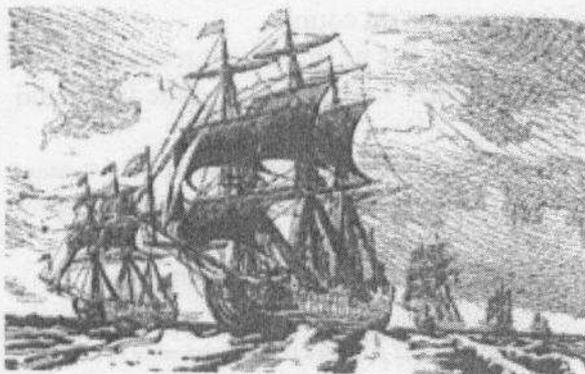
soldats catholiques et plus de seize mille huguenots ont trouvé la mort au milieu de ces luttes intestines. Le nombre des viols est effrayant. Trois mille maisons ont été brûlées ou détruites. Malgré une paix apparente, dans le bocage, surtout, les habitants continuent à être dévalisés, et pendant de longues années encore ! La région de la Châtaigneraie et Pouzauges est le point de réunion de tous les « gens sans aveu », de cinquante lieues à la ronde, dont le fameux « compère Guillery » qui est le surnom d'un bandit-gentilhomme qui fut condamné en 1608 (dont tout le monde connaît la contine typiquement poitevine : « Il était un p'tit homme, tout habillé de gris, carabi. Il s'enfut à la chasse, à la chasse aux perdrix, carabi, toto carabo, marchand d'carabas. Compère Guilleri. Te laires-tu, te lairas-tu, te lairas-tu mourir ») (sic) et, aussi, du terrible *baron de Chantoizeau*, brigand de grand chemin, détrousseur de voyageurs, qui sema la terreur dans tout le pays dans les années 1557. Celui-ci, qui avait pris, pendant un temps, ses quartiers au château de la *Radegoulière* (situé à environ 500 m de la maison où loge la famille Maynard, et appelé aujourd'hui la Citardière) laissa un souvenir effroyable dans la région (une rue de ce hameau porte aujourd'hui le nom : Rue de Chantoizeau).

Au cours des XVIIe et XVIIIe siècles, les campagnes étaient pauvres : la production des terres, exploitées de façon très rudimentaire, n'assurait que six mois de subsistance. Les provinces de France comptaient également une population importante et il était souvent difficile à un père de famille d'assurer un avenir à ses fils et à ses filles. Le soulèvement populaire de La Fronde au milieu du XVIIe siècle, lors du début du règne du roi Louis XIV, réduisit également bon nombre de famille en un état lamentable !

Peu après le début de son règne (1638), Louis XIV s'intéressa, comme ses prédécesseurs à ses colonies de Nouvelle-France (Québec). Y étaient déjà établi les soldats du Régiment Carignan-Salières mais il y avait un manque de peuplement, certain !

Déjà, depuis plusieurs décennies, des familles quittaient le royaume de France pour s'y installer, mais trop peu ! En 1627, la « *Compagnie des Cents-associés* » (créée par Richelieu), dont certains membres sont installés à La Rochelle (entre autre), s'était engagée à envoyer dans la colonie, en 15 ans au moins 4000 personnes. Ce fut totalement irréalisable ! Une vingtaine d'années plus tard, leurs prétentions sont plus modestes : l'obligation passe à trouver vingt nouveaux colons par année, marié ou célibataire. En 1640, la compagnie s'engage à envoyer, à nouveau : du bétail, les familles viendront ensuite car pour l'instant, on ne prévoit l'expédition que de célibataires. Pour allécher les jeunes célibataires à partir vers la jeune colonie, déjà, à l'époque de la création de la « *Compagnie des Cents-associés* » par Richelieu, on promet à ceux qui iront exercé un métier au Nouveau-Monde, pendant une période de 6 ans, d'être « *réputé Maître* » (qualifié) s'ils reviennent en France. Argument de force ! A cette époque, les corps de métier étaient divisés en 3 groupes : les apprentis, les compagnons et les Maîtres. Dans la Métropole du XVIIème siècle, il devenait de plus en plus difficile d'obtenir la « *Maîtrise* », c'est pourquoi la promesse était alléchante ! Quand ils décident d'émigrer en Nouvelle-France, les engagés ont autour de vingt ans. La colonie n'accueillant que des personnes qui ne seront pas à sa charge, les jeunes gens sont liés par contrat. La durée générale de ces contrats est de trois ans, d'où le surnom de « *trente-six mois* » donné à ces émigrants. Les conventions du contrat-type prévoient qu'avant l'embarquement, le recruteur versera à l'engagé une avance sur son





sans air, sans rechange suffisant, sans eau douce pour se tenir honnêtement ( proprement ) tandis que la vermine courait sur eux, couchés les uns sur les autres parmi la fange et l'ordure, et se communiquant, de plus, diverses maladies . . .

Au printemps 1641, à La Rochelle, doit avoir lieu un embarquement. Un groupe d'« engagés », sous la direction de Mr de Maisonneuve, militaire de 28 ans, attend son départ qui se fera le 9 mai. Ils n'arriveront au Québec que le 8 août ( 3 mois de traversée ). Parmi les « engagés », partant sur le navire *L'Isabelle*, en mai-juin 1644, se trouvaient les nommés « *la Batterie, Belle-rose, Vent-en-panne* », qui furent matelots pour cette traversée, et bien d'autres jeunes gens ( d'après Françoise Chandernagor, historienne, diplômée de l'E.N.A., dans son livre « *L'Allée du Roi* » édition Pocket août 1995 ).

Partirent ainsi, pour tenter fortune, quelques braves garçons sans travail comme il s'en trouvait beaucoup alors dans le Poitou. Quelques braves gars issus de famille trop nombreuse, et qu'on ne pouvait garder au « *sein de la communauté* » familiale, faute de travail et de pain. Certains, trouvèrent l'argent de leur passage par des emprunts, fréquemment passés avec les *Dames Ursulines* de La Rochelle ( en rapport avec leurs consœurs installées au Québec dès 1639 ), à condition que leur départ se fasse naturellement en cette ville ou bien auprès d'un riche « *avitailleur de navire* » ( armateur ) et naturellement toujours avec accord passé devant notaire. Leur condition n'était pas égale ! Par ailleurs, parmi ces « engagés », certains ne firent que passer. Ainsi, sur les 147 « engagés », qui se sont embarqués entre 1642 et 1644, 22 seulement se sont établis en Nouvelle-France ( de ce nombre, 15 auraient laissé des descendants ).

Les seigneurs déjà installés en Nouvelle-France, ont l'obligation d'aménager le territoire qu'ils ont reçu et c'est pour cela qu'ils ont donc recruté des « engagés » ou des volontaires, afin de les charger de ces travaux. A la fin de leur engagement ( 3 ou même 6 ans ), un bon nombre de ceux-ci restent sur place, alléché par la possibilité d'entrer en possession d'une terre. Pour cela, l'« engagé » devra payer une rente au seigneur dudit domaine dont il va utiliser les terres. Il doit s'acquitter en argent ou en nature. Dans le second cas, la rente équivaut à une demi journée de travail, par semaine ( avec immuabilité sauf rachat en argent ; ce système durera jusqu'en 1854 ), pour chaque arpent de fond concédé. Néanmoins, ces colons, volontaires ou pas, vont s'enraciner, soit dans la région où ils ont vécu depuis leur arrivée, soit dans une autre, en fonction de leurs intérêts et de leurs goûts.



← Premiers colons ( Doc. française, Paris, Ph. Proteau )

Entre 1640 et 1660, 54 personnes seulement sont parties du Poitou. Se sont installés aussi en Nouvelle-France, d'autres Ménard dont : Pierre Ménard, tailleur d'habits, né en 1612 en la paroisse *Ste-Marguerite* de La Rochelle ; un autre Pierre Ménard dit « *Saintonge* », soldat de Compagnie de St-Ours, né aussi à La Rochelle, encore : François René Ménard dit « *Parthenay* », né en cette ville, puis J.Baptiste Ménard dit « *Vive-L'Amour* », natif de Pontarlier, soldat de la Cpgnie de Chevalier Doms, ainsi qu'un nommé Jacques Ménard dit « *Deslauriers* ». . . On comprend aisément l'utilisation des sobriquets portés en plus du patronyme.

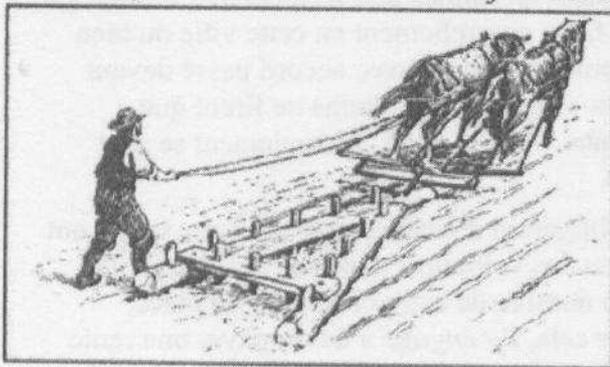
Jacques Ménard dit « *La Fontaine* », natif de Mervent, est loin d'être donc un cas isolé !

Mais, est-il parti de la Rochelle ou bien par le port de Nantes ? Il y a fort à penser que ce soit de La Rochelle ( d'où, d'ailleurs, est native sa future femme ), port le plus proche de son

lieu d'habitation et alors très actif. Il n'était peut-être pas l'aîné des garçons du couple Ménard-Savinelle car en aucun cas ils n'auraient laissé partir leur premier fils né qui devait recevoir et même prendre l'héritage et la tête de la communauté après le décès du père. Jacques serait donc le second ou voire même le troisième enfant du couple Ménard-Savinelle.

Jacques Ménard dit « *La Fontaine* », arrive donc en Nouvelle France à la mi-août de 1643 ( Catalogue des Immigrants 1637-1662 par Marcel Trudel - et aurait environ 15 ans selon qu'il est né entre 1623 et 1628 mais à mon avis beaucoup plus ) juste après le début ( en 1641 ) de nouvelles belligérances entre les Français et les Iroquois. Cette année-là, quatre navires, sous la direction de l'Amiral Courpon, partent avec 150 émigrants dont 9 pour le port de Montréal. Jacques est sûrement sur l'un de ces navires.

Dès son arrivée, il est dit « *serviteur* » du seigneur Jean Godefroy du Lintot ( anobli seulement en 1668 ). Ce dernier a émigré vers 1626 ( juste après l'instauration du système seigneurial, créé en 1623, et qui perdurera jusqu'en 1854 ) et s'est installé dès 1634 aux *Trois-Rivières* où il y épouse en 1636 Marie Le neuf, émigrée la même année, avec ses frères Michel, Jacques, et leur mère qui est veuve ( Les « *Frondeboeuf* », de la Citardière de Mervent sont du même pays ; cela a-t-il eu une incidence sur le choix de son départ ? ). A la fin du même mois, Jacques Ménard a déjà des démêlés avec la justice. De quel ordre ? Le délit le plus courant, alors, est la désertion d'un « *engagé* ». C'est un crime puni sévèrement qui peut conduire jusqu'à la prison ou alors, selon ! . . l'insoumis est seulement installé au « *carcan* », à la grande place de la *Basse-ville* de Québec, avec un écriteau sur l'estomac « *domestique engagé qui a délaissé le service de son maître* », et qui a donc failli à ses promesses ( Histoire Populaire du Québec par Jacques Lacoursière ). Dès 1646, il est mentionné « *soldat réquisitionné* » ( dans le journal des Jésuites ) et, par la suite, mentionné simplement comme « *soldat* ». Il faut savoir cependant aussi qu'à cette période troublée par les guerres des Iroquois contre les Français, tous les hommes en état de combattre étaient littéralement « *conscrits* ». Depuis quelques temps, il y a, à nouveau, des attaques féroces par les autochtones au point que la situation est devenue presque intolérable. Effrayés, alors, certains de ces « *engagés* » tentent d'échapper à leur contrat. Ainsi en juin 1650, « *Quatre domestiques de Michel Leneuf, écuyer, sieur de Hérisson, des Trois-Rivières, s'enfuient en canot espérant trouver un navire pour les ramener en France* ».



« *Quatre domestiques de Michel Leneuf, écuyer, sieur de Hérisson, des Trois-Rivières, s'enfuient en canot espérant trouver un navire pour les ramener en France* ».

Le 7 juin 1650 ( selon le « *Terrier de Saint-Laurent* » papiers terriens de 1663, et d'après les travaux de recherches de Marcel Trudel ), Guillaume Pépin ( arrivé aux *Trois-Rivières* en 1634, où il fut plusieurs fois syndic ) concédait à Jacques Ménard dit « *La Fontaine* », un terrain au bourg des *Trois-Rivières*. Il pouvait avoir donc plus de 25 ans à ce moment-là ! Y construit-il une maison en vue de prendre épouse ?

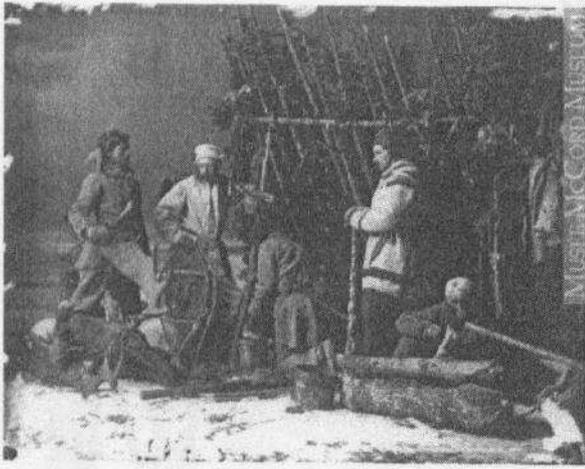
← Laboureur (Archives publiques du Canada - C.W. Jeffreys)

Deux des premiers soucis des nouveaux arrivants étaient de se loger et bien sûr de se nourrir. Ensuite, il était de mise de trouver à se marier. Encore fallait-il avoir les moyens d'entretenir une famille ! Au début, le nouvel arrivant est « *serviteur* », c'est-à-dire plus ou moins « *homme à tout faire* », du seigneur local et, pour cela, l'« *engagé* » est certainement au moins nourri. Ses tâches, sont de défricher, labourer, cultiver, moissonner et bâtir.

Dans le domaine de la construction, Jacques Ménard dit « *La Fontaine* », est amplement capable de construire sa maison puisqu'il est dit, selon, « *charpentier ou menuisier* ». Ce métier est indispensable pour construire de solides maisons en bois, pour lui ou les nouveaux arrivants.

Il épouse ( acte en latin ) le 19 novembre 1657 aux *Trois-Rivières*, Catherine Forestier qui est originaire de l'Aunis et même de la Rochelle ( selon le dictionnaire Jetté ). Il a plus de trente ans. Catherine, elle, serait née en 1629. Elle est la fille de Jean Forestier ( déformation souvent de Fourest, patronyme, d'ailleurs, que porte l'aïeule de Jacques : Fourest Madeleine, et prénom que porteront plusieurs descendantes de Jacques et Catherine. Ce pourrait-il qu'il avait un lien de filiation avec son épouse ? ), et de Julienne Coeffes ( Coiffé ) ; le père de Catherine est pâtissier, cabaretier et cuisinier vivant à la Rochelle. Comment se fait-il qu'ayant une famille relativement aisée, elle part pour ces contrées lointaines ? A-t-elle émigrée avec sa famille au complet ? Y avait-il donc un lien de parenté expliquant un arrangement de mariage ? A-t-elle eu des démêlés avec la justice et alors condamnée à la déportation ?

Jacques Ménard dit « *La Fontaine* », lors d'un procès tenu aux *Trois-Rivières* en 1659, est « *qualifié d'associé* » du seigneur Jean Godefroy du Lintot ( probablement fermier et partageant par moitié les revenus ) et, il est aussi dans la même période, dit « *fermier* » travaillant, comme tel, pour Michel Leneuf, *sieur de Hérisson* qui a reçu la seigneurie de la « *Rivière Puante* ». En, ou avant, 1662, le seigneur Jacques Leneuf, *sieur de la Poterie* ( fils ou frère du précédent ), lui concède une petite terre dans « *l'île de la Poterie* » ( où se trouvait sans aucun doute une fabrique de poteries ou de briques, matériau très utilisé pour la confection des maisons ), située en face des *Trois-Rivières*.



En 1663 ( selon Philippe Jacquin, dans « Les Indiens Blancs » ), Jacques Ménéard dit « La Fontaine », partait du « Poste de Traite » des Trois-Rivières, accompagné de Adrien Jolliet ( frère du découvreur du Mississippi ), Antoine Trottier et Ponderel de Bellecourt et, après un long périple, reviennent des Ottawas ( tribu et région ) avec 35 canots de fourrure ( les fourrures étaient expédiées en France ) et ainsi que des informations sur les régions avoisinantes.

Il est donc aussi « trappeur » et pratique le piégeage ( ou la trappe ) pour vendre « l'or brun », c'est-à-dire la fourrure. La peau du castor est très prisée pour la fabrication des chapeaux. La « Trappe » ( d'où est issu le mot *trappeur* ), est un ancien nom français qui remonte au

médiéval, donné à certains lieux-dits de nombreuses forêts du Poitou ( entre autre ), ainsi : le *Tènement de la Trappe*, évoque un lieu sylvestre, bien délimité, où l'on plaçait des collets. Cette pratique s'apparente au braconnage. D'ailleurs, curieusement, un *tènement* portant ce nom se trouve justement dans la *forêt de Mervent* à quelques centaines de mètres du lieu où demeurait la famille Maynard. Ce mot « Trappe » avait été importé en Nouvelle-France dès l'installation des premières seigneuries.

Cette activité permettait à Jacques Ménéard dit « La Fontaine », de « mettre du beurre dans les épinards », si je puis m'exprimer ainsi ! Mais le but principal de son immigration était sans aucun doute de s'acheter quelques lopins de terre afin de s'installer durablement dans ce nouveau monde.

Vingt ans après l'arrivée de Jacques Ménéard dit « La Fontaine », en Nouvelle-France, un grand tremblement de terre causa une grande frayeur dans la colonie. « Il commença le « lundi gras », cinquième jour du mois de février 1663, à cinq heures et demie du soir et se ressentit dans toute l'étendue du pays. Ce fut comme un grand bruissement qui ressemblait comme si le feu était dans les maisons en faisant sortir tous les habitants affolés. On pouvait voir les murailles se balancer, les toits des maisons semblaient se courber pour finir par se renverser. On entendait les cloches qui sonnaient d'elle-même et enfin les poutres, les soliveaux, les planchers craquaient tandis que la terre du sol faisait gigoter les pieux des palissades. Les fontaines s'arrêtèrent de couler ou bien il ne sortait que des eaux ensouffrées. »

Plus étonnant « le fleuve des Trois-Rivières, juste devant le bourg du même nom, et à 5 ou 6 lieues de là, les côtes qui le bordent jusque là très hautes, se retrouvèrent enlevées jusqu'au niveau de l'eau. Les montagnes les avoisinant, avec toutes leurs forêts, se trouvèrent renversées dans la rivière ce qui obligea le fleuve de Saint-Laurent à changer de lit. Ce terrible phénomène dura, avec des séquences plus ou moins violentes, jusque dans le mois d'août suivant. Heureusement, bien que toute la population vécut un calvaire de frayeur et de craintes innommables, elle se sentit sous la protection particulière de Dieu. Car malgré les dégâts incommensurables que subirent nos foyers, et une prodigieuse étendue du pays quasiment perdue, malgré tout cela, tout se passa sans que nous y ayons perdu un enfant, non pas même un cheveu de la tête ! Mais tout fut à recommencer » ( sic ). Puis, tout rentra dans l'ordre mais les habitants en gardèrent un horrible souvenir.

← Camp indien au moment de la « Traite »

Septembre 1665 ( dans le Cahier des Dix ( dixme ? ) n° 14, chapitre « l'Épopée des Petits Traiteurs » d'après l'historien Raymond Douville ) : une anecdote est citée concernant les activités de « traite » ( de peaux et fourrures ) de Jacques Ménéard dit « La Fontaine » ( oui, mais laquelle ? rien trouvé de plus ).

L'arrivée récente ( 1664 ) des soldats du Régiment Carignan-Salières envoyés par la France va permettre de mâter les Iroquois et de retrouver une paix relative. Cette arrivée marque le moment important du peuplement de la jeune colonie.

Au recensement de 1666, Jacques est qualifié « d'habitant » ( le terme « habitant » indique à la fois le propriétaire d'une terre, le colon, le défricheur, le cultivateur, le patron d'engagés ; parfois il est l'un ou l'autre, parfois il est tout cela à la fois ) des Trois-Rivières ( bourg ) ; à celui de 1667, il n'est fait aucune mention de son occupation ( métier ). Dans les deux cas, cependant, il est mentionné « avoir une terre en valeur, deux serviteurs, du bétail, des fusils » etc. . . Le fait d'avoir deux serviteurs évoque déjà une certaine aisance !



Il refait un ultime voyage en son pays de France en 1684 revenant, sans aucun doute, en son village natal des *Ouillères*, en la paroisse de Mervent. Pourquoi ? Il a environ 60 ans. Ce n'est certainement pas pour demander une aide financière mais plutôt pour traiter une affaire d'héritage, sans doute !

Lors du recensement de 1686 à *Boucherville*, il est décrit comme « *charron avec une terre en valeur* ». Force est donc de conclure que dans chacun des cas, « *il tenait feu et lieu* » ( avait une maison audit lieu ). Il demeure donc d'abord aux *Trois-Rivières* puis ensuite à *Boucherville*. Laisse-t-il sa petite propriété des *Trois-Rivières* à l'un de ses fils ? Il semble que oui !

Bien qu'installé à *Boucherville* ( avant le 6 janvier 1669 ), ce n'est que les 4 et 5 avril 1673, que le seigneur Pierre Boucher, propriétaire du *Fief de Boucherville* ( gouverneur des Trois-Rivières depuis le 15 juillet 1662 ), lui concède officiellement un terrain dans le bourg ainsi que deux terres dans la « *seigneurie des Iles Percées* » ( ou appelée aussi *Boucherville* ). Entre chacune de ces terres, une autre terre était concédée au nom de son « *serviteur* » ( peut-être l'un de ses gendres ? ) qui continua d'habiter chez lui.

Le 13 juillet 1670, le 30 novembre 1672, le 9 mars 1673 et le 5 décembre 1674, « *Jacques Ménard dit « La Fontaine », maître charpentier, s'engage à construire des maisons et autres bâtiments de ferme . . .* » pour ses voisins. Il a donc acquit sa « *Maîtrise de charpentier* ».

Le 6 avril 1675, il prend à ferme pour 3 ans une terre dans la *seigneurie du Tremblay*, qui appartenait à René Gaultier, sieur de Varennes ( gouverneur des Trois-Rivières et gendre du seigneur Pierre Boucher, le précédent gouverneur ). Cette seigneurie était une parcelle de terre qui avait appartenue à la *seigneurie de Boucherville*. Ce contrat a été renouvelé au moins une autre fois par la suite. Jacques Mesnard ( écrit ainsi, aussi ) se retrouvait donc dans l'obligation de mettre en valeur quatre terres de plus de 50 arpents ( 17 hectares chacune ) ; c'étaient une superficie très importante à cultiver pour l'époque ( la valeur d'une très grosse métairie – mais il n'était pas seul à tout gérer puisqu'il avait des fils de 14 à 15 ans, peut-être déjà des gendres et en tous cas des serviteurs ou bien des bordiers à qui il affermaient peut-être une partie de la charge ), car tout le travail se faisait à la main et les labours avec des bœufs. De plus, il travaillait à son compte comme « *charpentier-menuisier* ».

Il est mentionné qu'il fut aussi « *interprète* » auprès des indiens locaux et aussi « *capitaine de la Milice de la seigneurie de Boucherville* », état qui, en ces temps-là, constituait une situation sociale importante. Depuis quand faisait-il partie de cette « *milice* » qui fut créée le 27 janvier 1663 par Mr de Maisonneuve pour mâter les Iroquois. On lui avait donné pour nom « *Milice de la Sainte-Famille de Jésus, Marie et Joseph* ».

D'autre part, la « *Cour de justice seigneuriale* » d'alors, était un tribunal formé du seigneur, du curé et notamment du *capitaine de milice* dudit lieu. Force est de constater que c'est un notable, assurément !

← Nouvelle-France ( Lévis par James PEACHEY - Arch publiques Canada )

Jacques Ménard dit « *La Fontaine* »



décède le 14 janvier 1707 à *Boucherville* ( Québec ). Il sera inhumé le lendemain au cimetière de la paroisse *Sainte-Famille*. Il est âgé d'au moins 83 ans. Son épouse lui avait donné pas moins de 13 enfants :

Marguerite ( décédée à un mois ), Marie ( x Jacques Bourdon ), Jean-Baptiste dit « *Belle Rose* », Louis dit « *La Fontaine* », Maurice dit « *La Fontaine* » ( x Madeleine Lefèvre ), Jean dit « *Belle Rose* » ( x Elizabeth Valiquette ), Marguerite ( x François Lanctôt ), Jeanne-Françoise ( se maria 3 fois ), Anne ( x François Brunet ), Catherine ( x Jacques Larivière ), Marie-Madeleine ( décédée à un mois ), Thérèse ( x J. Baptiste Deniau ), Jacques dit « *Belle Rose* » ( décédé à l'âge de 6 ans ).

Curieusement la moitié de leurs enfants va porter, ajouté à leur patronyme, soit le surnom de « *La Fontaine* » comme leur père, tandis que les autres porteront le surnom de « *Belle Rose* ». Était-ce un sobriquet déjà donné à son épouse Catherine ? Était-elle donc si jolie ?

Les enfants de Jacques Ménard dit « *La Fontaine* », vont avoir une descendance nombreuse et, surtout, prestigieuse pour certains. Ses quatre fils, lui donneront pas moins de 40 petits-enfants sans compter ceux de ses six filles mariées également. On peut estimer, sans craindre de se tromper, qu'il a eu





arpents de prairie » ( 50 arpents x 0,34 = 17 hectares), ce qui équivaut à une grosse borderie

P.933



( dont le possesseur avait le privilège de transmettre, son bien, sa borderie et les dettes non réglées ), à ses enfants. Cette borderie, relativement prospère qu'il reprend, était sise en la seigneurie de Boucherville. Maurice Ménéard dit « La Fontaine », ses enfants et petits-enfants, faisaient partie des 25 groupes familiaux les plus importants de la « Nouvelle France », à être autorisés par le Roi de France à faire la « traite » des fourrures avec les indiens des pays d'en haut ( Ontario et Manitoba ) et des Etats-Unis ( Illinois et Wisconsin ), entre 1708 et 1752. Après « La Conquête » ( guerre de 1760-63, à cause d'une occupation par les Anglais ), ils auraient poursuivi leurs activités dans le Nord du Québec et du Canada.

← Louis-Hippolyte Ménéard « La Fontaine » ( peinture sur toile )

Et, maintenant, voici le quatrième des fils :

Jean Ménéard dit « Belle Rose », né en 1666. Il épouse le 13 mars 1690 à Boucherville, Elizabeth Valiquette ( Valiquet ), dont il aura au moins 8 enfants : Louis, Catherine, Charles, Jean-Baptiste, Marie-Rose et François ( parmi leur descendance : Yvan Ménéard, entre autre, qui m'a demandé d'effectuer ces recherches, demeure toujours au Canada ).

Les petits enfants de Jacques Ménéard dit « La Fontaine » feront également honneur à leur ancêtre, cet homme robuste et courageux qui a réussi à se maintenir en Nouvelle-France ( Québec ) alors que de nombreux autres « engagés », partis comme lui dans ces pays lointains, désabusés et dégoûtés par les embûches multiples et incessantes, renonçaient à leur rêve extravagant d'« Eldorado » et s'en retournaient en France.

Parmi les autres de la « lignée Ménéard », il y avait aussi : Pierre Ménéard dit « La Fontaine », originaire de « la Prairie », au Québec, qui a combattu, à la tête de 3000 Indiens, contre les Espagnols du Mexique pour l'indépendance du Texas ( une ville et un comté du Texas portent d'ailleurs son nom, et sa statue orne aujourd'hui le Capitole de Washington ) ; il fut aussi gouverneur de l'Illinois. Quant à Michel Ménéard dit « La Fontaine », originaire de la même région du Québec, il a été gouverneur de l'état de New-York. Plus récemment, l'un des descendants de Jacques Ménéard dit « La Fontaine », Mr André Ménéard ( a étudié à l'Université de Paris puis il a travaillé pendant de nombreuses années comme conseiller économique et en affaires internationales, auprès de la Délégation générale du Québec à Paris et fut aussi membre diplomatique québécois ), a été co-fondateur d'un parti politique, représenté à l'Assemblée nationale du Québec dans les années 1980-90.

Voyons, maintenant l'un des plus illustres descendants du Merventais, Jacques Ménéard dit « La Fontaine », natif des *Ouillères*, et le parcours exceptionnel de son arrière-arrière-petit-fils : de Louis-Hippolyte Ménéard « La Fontaine, qui pourtant perd son père alors qu'il n'a que 7 ans. Il passe une partie de sa jeunesse auprès de son vénérable grand-aïeul qui décède à l'âge de 112 ans. Louis-Hippolyte a 18 ans et a déjà commencé ses études d'avocat. Il se lance en politique et en 1843, sous le parti « l'Acte d'Union », il devient le premier « Premier Ministre du Canada », de cette ancienne Nouvelle-France devenue le Québec. En 1845, il défend ( entre autre ) la réintégration de la langue française qu'on voulait supprimer au profit de l'anglais. Il effectue deux voyages en France ( 1838 et 1853 ). Cet homme de valeur « était de bonne et franche lignée française rurale et il avait, comme on dit, du bon sang dans les veines » ( sic ). En 1852, M. Lafontaine, comme on l'appelle plus communément, fait ses adieux à ses amis politiques et reprend son activité première : avocat. En 1854, Sa Majesté Britannique lui confère le « titre héréditaire de Baronnet ». A partir de cette date, il devient « Sir Louis-Hippolyte LAFONTAINE ». Il décède en 1864, d'une attaque cérébrale qui l'emporte brutalement. Il ne laissa, hélas, aucune postérité.

Statue de bronze de Louis-Hippolyte ( Ménéard dit ) LAFONTAINE →

On a donné son nom à un monument situé en face de la bibliothèque de Montréal, à un parc ( aussi grand que les Tuileries de Paris ), au plus grand hôpital psychiatrique du Québec et au seul Pont-tunnel au monde qui porte le nom de Pont Louis-Hippolyte ( Ménéard dit ) LAFONTAINE. Une belle lignée qui fait honneur à tous les Merventais et à moi plus particulièrement qui me suit fait un bonheur et un plaisir de vous conter l'histoire de Jacques Ménéard dit « La Fontaine », issu de cette famille Maynard, native de cette ancienne et prestigieuse seigneurie des *Ouillères*, de la paroisse de Mervent.

Toute personne qui voudrait obtenir un ou plusieurs numéros peut s'adresser à moi ; je me tiens à sa disposition au 02 51 00 22 11 ou « vincentmaryline@orange.fr » au 24 route du Lac 85200 Mervent.

Dépôt Légal bull. n°48 juin 2011 Maryline Raimond-Vincent





Camille Léandre Raoul Hérault, est apparenté à cette aisée et grande famille Normand installée depuis des décennies à Mervent ( voir bull. la Vallée n°41 et 42 et Portail n° 45 ).

← Eglise de Mervent

Cette famille, plutôt révolutionnaire au moment de la tourmente de 1789, est extrêmement pratiquante lorsque naît Camille, le 8 juin 1867. Il est baptisé le lendemain, jour de la Pentecôte, par le curé du lieu Charles Rondeau.

Son parrain est Léandre Léopold Normand ( 12 ans ) et sa marraine Berthe Normand ( Berthe Eugénie, restée célibataire, entrera dans les ordres et deviendra Sœur Agnès, religieuse à l'Union Chrétienne ), tous deux de cette paroisse, et cousins germains de l'enfant.

Camille est le fils d'Antoine Héraud ( Ayrault ), marchand de bois et propriétaire, installé au hameau de la Gajonnière, et de Jeanne Normand. La Gajonnière, qui était une ancienne seigneurie, est constituée d'un grand « Logis », de deux borderies et de nombreuses terres.

Antoine était le fils de Jacques Antoine Héraud, meunier, originaire de St-Pierre-le-Vieux, et qui avait épousé Marie Poupin. Marie est, aussi, la fille d'un riche meunier, Louis Henri Poupin, installé successivement au moulin d'Ecotard, paroisse de Mervent ( en lisière de St-Michel-le-Clouc ), puis au moulin des Deux-Eaux. Il avait épousé Françoise Gaschet, la fille du meunier de ce dernier moulin ( voir bull. n°39 les Deux-Eaux ). Le père de Marie Poupin, étant décédé relativement jeune, des « suites d'une longue maladie », sa mère se remarie avec le non moins riche meunier, J.P. Honoré Gaschet, du moulin proche de Moulinneuf ( qui sera maire ) dont elle n'aura pas d'enfants. Elle est appelée d'ailleurs, depuis, la « Maîtresse Gaschet ».

← signature de C. Héraud

*Je termine ce vos assurants bien  
révérents de mon entière dévotion  
et de mon plus profond respect*

*C. Héraud  
Oys ap*

La mère de Camille, Jeanne Normand, est la fille aînée de Maître Charles Normand, riche propriétaire du moulin du Portail et d'une multitude d'autres biens ( voir bull. n°45 le Portail ). Dès leur union, les parents de Camille connaissent bien des malheurs. Déjà, un premier enfant né hors mariage ( 1 mois avant ), décède quelques temps après. Leur second enfant, Léonce, n'est pas tout à fait normal.

Mais enfin, ils ont le bonheur d'avoir un troisième et magnifique enfant : Camille.

L'enfance de ce dernier va être marquée, aussi, par une série de malheur ! Il se retrouve orphelin très jeune puisqu'il a seulement 3 ans lorsque son père Antoine décède. Ce dernier meurt le 8 janvier 1870, des suites « d'une longue et pénible maladie chez sa mère la Maîtresse Gaschet, au Logis du bourg » ( n° 16 rue de la Chapelle - Marie Poupin, veuve Héraud, remariée avec P.J. Honoré Gaschet, s'est fait construire ce logis bourgeois ). Il n'est âgé que de 37 ans. A-t-il, eu des problèmes de santé en rapport avec la farine ? Est-il rongé par un autre mal plus sournois, la tuberculose ?

En août de la même année, l'oncle de Camille, Michel Normand, lui aussi, « décède de longue maladie », a écrit le curé. Au mois de septembre suivant, c'est sa tante Marie-Madeleine Normand qui « est rappelée à Dieu ». Quelques mois plus tard, le cousin de Camille, Charles Normand, qui est âgé de 26 ans, part à la guerre contre la Prusse. Il est fait prisonnier et meurt dans un camp de prisonnier à Wittenburg le 4 juin 1871.

acte religieux de sa naissance →

En 1872, c'est sa grand-mère paternelle, Marie ( née Poupin ), « la Maîtresse Gaschet, domiciliée au Logis » ( ou Petit Logis ), et qui avait soigné si patiemment son gendre Antoine, qui décède à son tour. Deux ans plus tard, c'est son grand-père maternel, Charles Normand, qui « a rendu subitement son âme à Dieu », le 12 janvier 1874. Enfin, le 22 juin

*P. 2*  
*Le 8 juin 1867, à Mervent, au Logis du bourg, a été baptisé le fils de Antoine Héraud, marchand de bois, et de Jeanne Normand, son épouse, née Poupin, tous deux de cette paroisse. Le parrain est Léandre Léopold Normand, marchand de bois, et la marraine Berthe Normand, tous deux de cette paroisse. Les témoins sont Charles Normand, marchand de bois, et Louis Poupin, meunier.*

*Antoine Héraud*  
*Jeanne Normand*  
*Léandre Léopold Normand*  
*Berthe Normand*  
*Charles Normand*  
*Louis Poupin*



← Moulin du Portail

Elle, aussi, ainsi que l'a écrit le curé, « *rend son âme à Dieu après une longue et dure maladie, dans sa famille, en ce bourg, dans la maison dite de la Cure* » ( n° 36 rue des Juifs ).

Cette maison, l'ancienne Cure, est devenue une demeure bourgeoise. Elle est habitée par l'un de ses oncles dit « Normu » qui

n'a pas eu d'enfants. Cette maison cossue est sûrement plus fonctionnelle pour soigner une grande malade, plus proche des commodités, en tous cas, que la maison familiale du « Moulin du Portail », perdue, elle, en bas dans le fond de la vallée. Y demeure pourtant toujours leur grand-mère maternelle, la « *Maîtresse Normand* », qui est récemment veuve. Celle-ci, a encore auprès d'elle deux de ses fils demeurés célibataires : Charles et Xavier. C'est ici que Camille, qui n'a que 8 ans, et son grand frère Léonce, vont maintenant demeurer.

Moins d'un an après le décès de sa mère, le 15 mars 1876, Léonce, le frère aîné de Camille, âgé de 18 ans, « *est rappelé à Dieu* ». Le curé a mentionné sur l'acte religieux de décès : « *idiot de naissance* ». La grand-mère de Camille, la « *Maîtresse Normand* » est brisée par le chagrin.

Pourtant, la même année, on marie l'une de ses filles, Eugénie, avec Gustave Gandolive ( ou Candolive ) qui demeure à Fontenay. Ce fut l'occasion pour le jeune Camille, de rencontrer le curé Candolive, prêtre vicaire de St-Vincent de Graon. Ce prêtre a une passion pour Mervent et connaît bien sa forêt qui abrita, il y a deux siècles, le Père de Montfort qui suscita tant de vocation religieuse ! D'ailleurs, quelques années plus tard, vers 1890, le curé Candolive écrit un petit fascicule sur la « *Forêt de Mervent* », qu'il fait imprimer avec une carte dessinée par lui même. Ce sera, l'un des premiers recueils sur « *Mervent et sa Forêt* ».

Ici, le Père de Montfort est très vénéré. Il a marqué la région. Depuis deux décennies, on a déposé, dans la *Grotte de Pierre-Brune*, « *une statue en terre cuite* » représentant le Père de Montfort dans l'attitude d'un missionnaire revêtu des habits sacerdotaux. Elle est belle et quelque peu mystique. Cette apparence a-t-elle pu influencer le jeune Camille qui venait ici avec sa famille régulièrement !

En effet, le 8 septembre, a lieu un pèlerinage qui est un moment d'intense émotion. Toute la population croyante de Mervent ( et des alentours ) s'y rendait, alors, en carriole pour les plus riches, et tout simplement à pieds pour les autres. On amenait aussi une collation que l'on dégustait dans la prairie au bord de l'eau ou bien on déjeunait dans une auberge nouvellement installée dans le hameau de *Pierre-Brune*. C'est une longue journée entrecoupée par la messe du matin et les vêpres de l'après-midi.

Sans arrêt, la foule s'agglutinait ( on a vu jusqu'à 8000 personnes ) autour de la cavité vénérée, ornée d'ex-voto et de béquilles laissées là par de pieux malades qui avaient retrouvé l'usage de leurs membres. On y trouvait des objets pieux : des chapelets, des médailles, on y recueillait l'eau miraculeuse de la source et surtout on y venait pour faire brûler un cierge.

En 1877, alors que Camille n'a que dix ans, a lieu un grand rassemblement de pèlerins pour l'installation, sur le coteau, au-dessus de la grotte, d'une autre statue. Ce fut une fête religieuse immense. De partout, on vint pour célébrer l'évènement.

Grotte du Père de Montfort →

Est-ce tout ce cérémonial pieux, ou bien le contact du curé Candolive qui, pendant ces années-là, fréquente toujours assidûment la famille Normand, qui provoque la vocation religieuse du jeune Camille ( jusqu'à présent, et depuis la Révolution, il n'y a aucun prêtre dans cette famille anciennement protestante, devenue certes catholique mais profondément républicaine au moment des évènements révolutionnaires ). Ou bien a-t-il été marqué par toute cette série de deuil qui a frappé cruellement sa famille ?

Peu de temps après, la « *Maîtresse Normand* », n'ayant sans doute plus la force d'élever un si jeune garçon, envoie Camille chez l'une de ses filles : Françoise Honorée. Celle-ci, avait épousé en 1863, son cousin germain ( 2<sup>ème</sup> degré ), Constant Auguste Normand, autrefois à la *Clavelière* et maintenant installé à Foussais. C'est sans doute là-bas, qu'il fait sa première communion ( je n'ai rien trouvé sur Mervent ). Il va, sans



aucun doute, à l'école catholique St-Antoine.

P.936

← Petit-Séminaire

Camille a une intelligence remarquable et sait ce qu'il veut. Alors, qu'il a à peine 16 ans, il demande à entrer au Petit-Séminaire du diocèse de Luçon, qui fut créé après le Concordat, par Louis-Marie Baudoin ( natif de Montaigu ), et installé dans la paroisse de Chavagnes-en-Paillers, dont il en fut le curé.

Deux ans plus tard, le 30 septembre 1885, il entre au Séminaire des Missions-Etrangères, au 128, rue du Bac à Paris. Il a 18 ans. C'est un magnifique jeune homme, très beau, et de plus très doué. Il poursuit brillamment ses études religieuses mais trop jeune il ne peut être ordonné avec les aspirants de son cours. Il dut attendre alors une année pour recevoir l'onction sacerdotale le 1 mars 1890. On imagine qu'une bonne partie de sa famille se joint à lui pour ce

« Grand Jour ».

D'ici peu, il le sait, il devra partir pour cette contrée lointaine, le Kouangsi ( Chine ) où il vient d'être nommé, et, comme Mr de Montfort, donner sa vie entière pour la mission qu'il s'est assignée : évangéliser. Que cherche ce jeune prêtre qui abandonne ainsi sa patrie, sa famille, ses amis pour partir, loin, bien loin des frontières verdoyantes de son pays natal ?

Mais avant le grand départ, pendant une quinzaine jours, il rejoint sa famille en Vendée. Le dimanche 16 mars 1890, a lieu en l'église de Mervent, la cérémonie d'ondolement de Louis Georges Maurice Camille Normand, nouveau-né, dont le « *Baptême a été fait par l'abbé Camille Héraud, cousin de l'enfant, missionnaire au Kouarrkg-Si ( ou Guang-Sy ) en Chine* », a signalé le curé de Mervent ( son filleul partira, plus tard, pour la guerre 14-18 et sera tué dès les premiers jours ). Le 30 avril 1890, il part enfin pour le Kouangsi qui est une région de Chine, située sur le golfe du Tonkin, à la frontière du Viêt-Nam. Le voyage, réalisé en bateau, est long.

Un an plus tard, il apprend, là-bas, que sa grand-mère, la « *Maîtresse Normand* » ( Jeanne Neau ), qui vivait toujours au *Portail* avec ses deux fils Charles et Xavier, dans la maison de famille, venait de décéder âgée de 85 ans. Il lui reste encore une nombreuse parenté : quelques oncles et tantes, des cousins germains et issus de germains mais sa famille proche a disparue : son frère, ses parents, ses grands-parents. Il est donc seul.

Il s'installe d'abord à Tong-Tchong pour y apprendre la langue cantonaise. Il s'y mit avec courage et assimila si bien cette langue qu'il devint rapidement assez habile pour donner des leçons aux autres, et devint même un sinologue ( spécialiste de la langue et de la civilisation chinoise ) distingué. Mais sa nature ardente ne put supporter longtemps l'inaction.

Les ressources qui venaient de l'héritage de sa ( riche ) famille lui permirent d'exécuter un vaste projet, qui consistait à acheter non loin de son poste un grand terrain inculte, d'y fonder un village et de le peupler de chrétiens et où lui-même s'installa.

L'actif missionnaire était visiblement heureux d'avoir pu mener à bonne fin les plans qu'il s'était tracés. Toutefois, il n'avait pas « *compté avec le diable et ses suppôts* » !

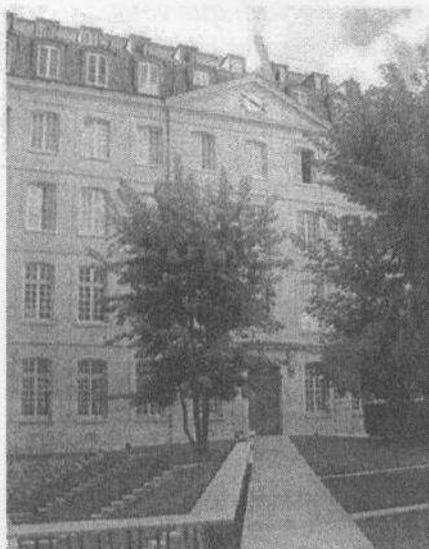
En effet, le 22 mars 1898, une bande de brigands chinois attaquèrent sa mission de *Lomei* et

réduisent à néant son œuvre : l'église, l'école, une partie de l'exploitation agricole, plusieurs habitations, et enlevèrent une douzaine de buffles. Il ne se découragea pas et fut bientôt prêt à reconstruire.

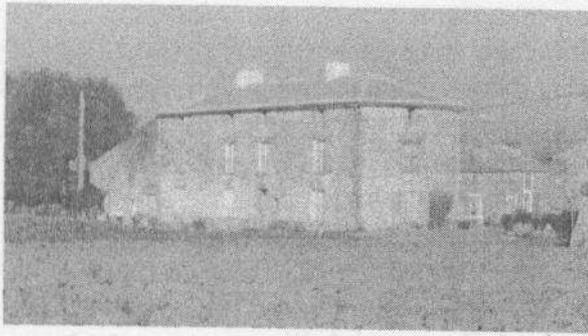
← Séminaire des Missions-Etrangères

Il vendit encore d'autres biens sis à Mervent, sa paroisse natale. Le 12 novembre 1893, encore, par l'intermédiaire de sa famille de Foussais, sont vendus lui appartenant : 1/3 de la « *Maison de Maître de la métairie de la Gajonnière* » ( archives famille Normand ; plan cadastral folio 145 et folio 674-675 ), plus quelques autres parcelles dont le « *Champ du Cormier* » ( contenant 25 ares 80, parcelle A 333folio 617 cadastre vers 1889-1895 ) et une borderie sise à la *Gajonnière*, au sieur Jacques Jourdain demeurant à la *Pointe* commune de Mervent.

D'une activité incessante, il fait projets sur projets sans se décourager, même s'il ne les réalise pas tous. Afin de se procurer des



ressources nécessaires à un plan d'évangélisation de grande envergure, il chercha sans succès à développer la culture du manioc.



← La Gajonnière ancienne seigneurie

Une autre fois, voulant mettre en valeur le terrain acheté à Lomei et procurer ainsi à ses chrétiens de belles rizières à fort rendement, il chercha à élever le niveau de l'eau de la petite rivière qui coule en contre bas du village. Il fit donc venir de Pékin un élévateur d'eau fabriqué par les Chinois ( payé avec ses propres deniers ), mais la machine ne put jamais fonctionner ; il dut se contenter de rizières ordinaires, et de champs d'arachides et de patates. Cela ne

l'empêchait pas, par ailleurs, de s'occuper directement des âmes qui lui étaient confiées.

Souvent en courses à travers le pays pour visiter ses nouvelles chrétientés, lors d'un retour à Lomei, en août 1902 ( il a alors 35 ans ), le Père Camille Héraud fit la rencontre de brigands. Ceux-ci se précipitèrent sur lui et lui portèrent un coup de sabre qui l'aurait sûrement coupé en deux, s'il n'avait de son bras paré le choc.

← Portrait de Camille Héraud ( en bas, à droite )

Le pauvre missionnaire roula dans le ravin et perdit beaucoup de sang ; ses bagages furent volés mais il eut la vie sauve. L'affaire fut portée aux autorités locales qui la traitèrent rapidement et une indemnité fut accordée au blessé. Elle servit, entre autre, à établir une école dans un village voisin.

En 1907, il reçoit des nouvelles de France. Son oncle, Charles Joseph, a été victime d'un tragique accident. Il vient de mourir brutalement « *décédé en sautant l'échelas du Portail* », a écrit le curé.

Le Père Camille Héraud connaît bien les lieux : cette barrière est située sur le chemin qui montait du moulin du Portail, par le coteau, jusqu'à la Pissotterie, au bourg. Camille, enfant, a si souvent emprunté ce parcours pour se rendre à l'école, au catéchisme, à la messe et aux Vêpres.

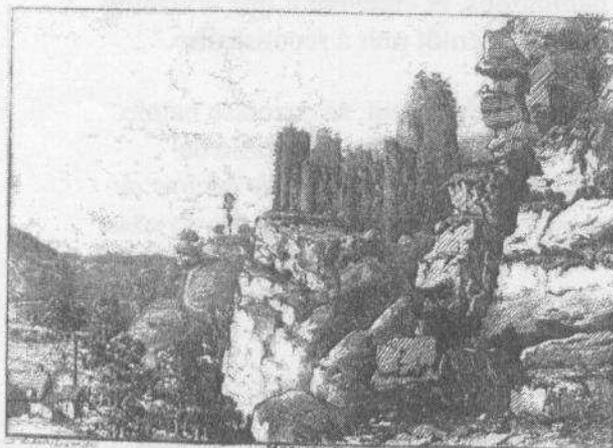
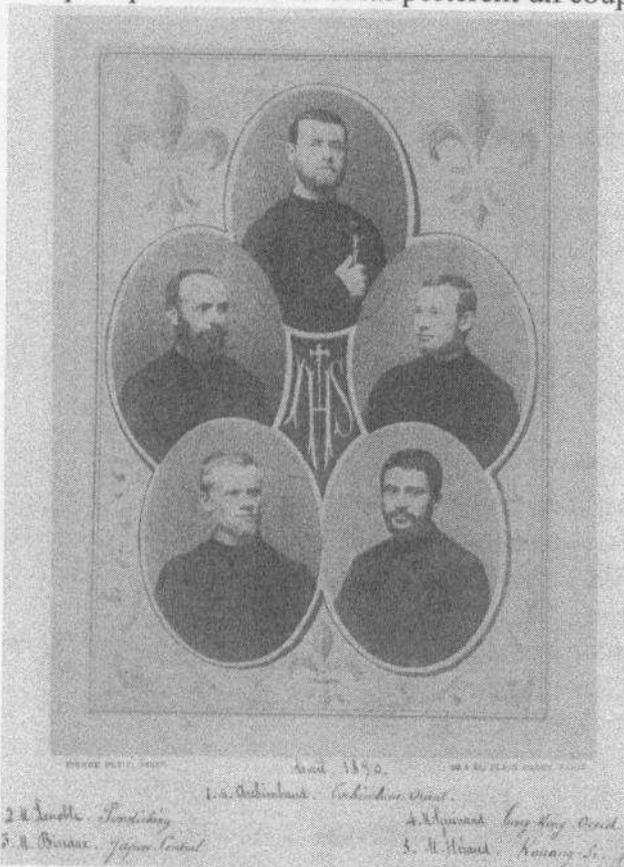
A l'annonce de ce triste courrier, son cœur souffre une fois de plus tandis que pleins de souvenirs envahissent l'esprit de notre missionnaire. Songe-t-il à ce petit hameau du Portail où il vécut entouré des siens.

Ce hameau si pittoresque ( ci-dessous, le château et, en bas, à gauche, le hameau du Portail ) où l'on arrive :

« Par un chemin fortement accidenté, tracé en partie

dans un ancien cimetière où l'on trouva, il y a quelques années, de nombreux tombeaux en pierre de diverses époques, vous accédez à la grande route de Pouillé à Mervent, vous franchissez le Pont des Vallées, avec ses voûtes en plein cintre, qui se refléchissent dans le cristal de l'onde, vous tournez à gauche et, en moins de dix minutes, vous arrivez, par un sentier fleuri, au village du Portail, que vous

avez aperçu tout à l'heure du haut des terrasses du donjon du château, et qui vous appelle avec sa vaste écluse, avec son eau si belle. Pittoresque vallon, entouré de partout par des coteaux verdoyants, et d'où l'œil épouvanté mesure, là-haut, ce sinistre château qu'habitait autrefois Mélusine. Il est monté sur des masses de rochers bornant l'horizon et arrêtant la vue sur la vallée du Portail. Tout cet ensemble compose un paysage tel que l'on en rêve. Et quand un chaud et brillant soleil d'été éloigne ou fait saillir chaque objet par ses clartés et ses ombres, on entend au milieu d'un murmure, le bruissement harmonieux des peupliers, tandis que devant vous, l'œil s'arrête et admire, en face, des maisons frêles et gracieuses, tapissées de roses et de

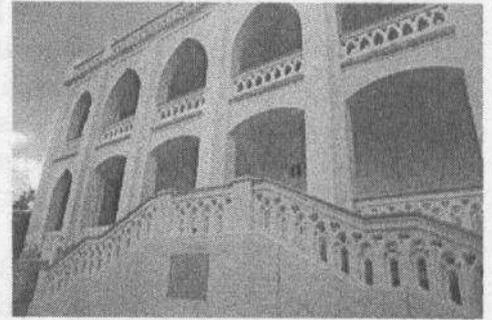


*clématites, qui s'éclouent sous ce beau ciel lumineux ».*

Jusqu'en 1908, sa santé ne lui avait suscité aucun ennui. C'est à cette époque, alors qu'il n'est âgé que de 41 ans, qu'elle commence à décliner, ce qui l'oblige à se rendre pour quelques temps au sanatorium de Béthanie à Hong-Kong.

Sanatorium de Béthanie →

Ce domaine, créé en 1875, est situé entre des pins, avec vue sur la côte et la mer. Le site géographique de Béthanie a fourni un lieu idéal de justice réparatrice pour les prêtres français à se remettre des maladies tropicales, ainsi que de l'incurable tuberculose qui sévit à cette époque.



Après sa guérison (plutôt sa rémission), on lui proposa la surveillance de l'impression des livres chinois à l'imprimerie de la *Maison de Béthanie*, puis il fut professeur au séminaire dudit lieu.

← Le nord du Kouangsi (rizières en terrasse)

Mais, il ne pouvait se résigner à ces nouvelles fonctions ne rêvant que de son retour, à Nanning, un autre village de ses premiers labours et de ses souffrances si vaillamment supportées.

On lui assigna d'autres tâches, plus adaptées à son tempérament, dont, sur un terrain nouvellement acheté à Béthanie, la construction de nouvelles habitations mais surtout celle d'une léproserie. Hélas, quand tout fut achevé, le 14 décembre 1912, une bande de brigands sous les ordres de Lou Yong-Tin, un mandarin local, brûlèrent

et massacrèrent les trente-six premiers lépreux qui venaient de s'y installer.

Le Père Camille Héraud en fut très affligé et sur ces entre-faits, on lui proposa un autre poste plus tranquille et bénéfique pour sa santé toujours plus chancelante. Mais, ce dernier était indécis et ne savait si son devoir était de l'accepter. Après réflexion, il comprit dès lors l'indication de la Providence. Il quitta alors la vie qu'il menait à la léproserie et, à l'occasion de ses noces d'argent (25 ans de prêtrise) qu'il vint célébrer à Nanning, il demanda à reprendre sa place parmi les missionnaires du Kwangsi.

En juillet 1915, il y rentra officiellement pour s'installer à nouveau à Kouypin.

Sanatorium de Montbeton (82) →

De suite, il se remit de tout cœur à faire œuvre d'apôtre, portant principalement ses efforts vers l'ouest, à Pit-Tchouk-Tong, où il construisit des bâtiments (toujours habités). Il stimula ses chrétiens (chinois) dans la voie de l'instruction et la piété, il les soutint fréquemment dans leurs besoins par des bienfaits en nature et en argent provenant toujours de sa fortune personnelle.

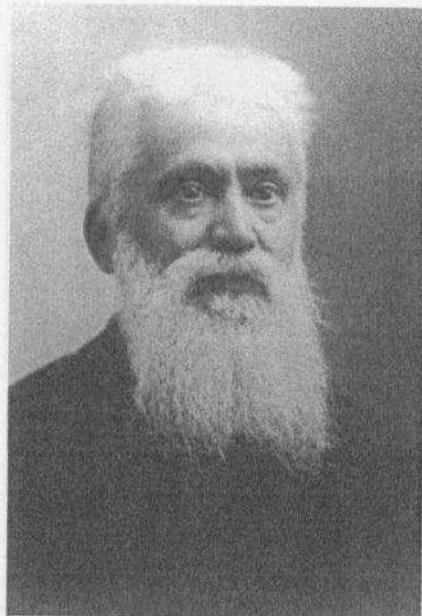
En 1918, le Père Camille Héraud, sentant ses forces diminuer, se déchargea de quelques-uns de ces villages dont il avait la charge. En 1929, on lui demanda de raccompagner en France son supérieur atteint d'une maladie de cœur très grave. De plus, pour lui, ce serait également l'occasion de réparer ses forces épuisées par 39 ans de séjour en Chine.

Parvenu au pays natal, il s'installa à Fontenay-le-Comte, chez sa petite cousine, Berthe, devenue Sœur Agnès, religieuse à l'Union Chrétienne, qui le soigna comme il ne l'avait jamais été de toute sa vie. Après une année de séjour en Vendée, malgré les soins qui lui furent prodigués, il se trouva plus fatigué qu'en arrivant de Chine, aussi le médecin dit à sa famille : « *Je ne permettrai jamais à un missionnaire de partir dans cet état* ». Il obéit et alla se reposer au sanatorium de Montbeton (Tarn et Garonne).

Enfin, six mois plus tard, paraissant suffisamment rétabli, il put se réembarquer pour son cher Kwangsi. La nostalgie de la Chine ne l'avait pas quittée pendant ce repos forcé et l'on voit bien, là, « *la splendide inconscience de cet homme devenu fou d'un pays* ».

← La rivière Kwangsi





Aussitôt arrivé, il eut la charge de faire ériger une chapelle p.939 en l'honneur de Sainte-Thérèse de l'Enfant-Jésus. L'achat des matériaux, la surveillance des ouvriers, les soucis de toutes sortes, le fatiguèrent beaucoup et l'affaiblirent de plus en plus. Lors de la retraite missionnaire en novembre 1934, on lui demanda d'aller se reposer à Hongkong. Les médecins ne purent que constater l'augmentation de l'anémie et la diminution des forces physiques du malade.

Une de ses dernières consolations fut celle de revoir en février 1937, son supérieur général et grand ami de toujours. Il le reconnut mais fut incapable de s'entretenir longuement avec lui.

Le Père Camille Héraud, qui allait avoir 70 ans, continua de s'acheminer lentement vers son éternité. Songea-t-il en ces derniers instants à Mervent, son pays natal, à ses chers défunts enterrés au petit cimetière du lieu, à ses autres parents lointains laissés là-bas au pays de France ?

← Portrait de Camille Héraud ( plus âgé )

C'est le 20 mai suivant, qu'après avoir reçu les derniers

sacrements, il remit son âme à son Créateur. Le lendemain, on célébra la messe des obsèques, et la dépouille mortelle du vénéré défunt fut conduite au cimetière catholique de Hong-kong ( où elle se trouve toujours ).

Est-ce finalement la tuberculose qui l'a emporté ? Est-ce aussi de cette même maladie dont seraient morts de nombreux membres de sa famille ?

J'ai longtemps espéré de retrouver un portrait de ce vénérable Merventais. Autrefois, les missionnaires partaient sans espoir de retour, aussi, la *Maison-Mère* avait pris l'habitude de les photographier quelques jours avant leur départ, pour entretenir leur mémoire et laisser un souvenir. Je me suis dernièrement adressé à la Maison des Missions-Etrangères, rue du Bac à Paris, qui m'a envoyé des archives et des photos. Je les en remercie vivement. Il serait heureux qu'un jour, une rue de Mervent porte le nom : « *Camille Héraud missionnaire en Chine* ».

Espérons que cela se produise, il mérite que l'on se souvienne de lui à jamais.

← Cimetière catholique de Hong Kong, 2010

Le vendredi 19 février 2010, près de 60 tombes ont été détruites dans l'unique cimetière catholique de Hong Kong. Selon l'agence de presse AsiaNews, des tombeaux d'évêques, ainsi que des pierres tombales de missionnaires, ont été saccagés. Des tableaux et images ont également été détruits. Les motifs de cet acte de vandalisme ne sont pas encore clairs, mais cette profanation constitue une offense au culte des morts et un outrage à ceux qui se sont endormis

dans l'espérance de la bienheureuse Résurrection. La tombe de Camille Héraud fut-elle aussi dévastée ?

Liste des bulletins parus : 1 *Mervent*, 2 *Pt du Déluge*, 3 *seigneurs et fiefs*, 4 *idem*, 5 *château de M.*, 6 *la Gd Rhée*, 7 *le Roc St-Luc et son trésor*, 8 *Geoffroy-la-Gd'Dent*, 9 *la seigneurie de St-Thomas*, 10 *les ponts de M.*, 11 *accident mortel en forêt de M.*, 12 *l'Eglise de M.*, 13 *la Renaudière*, 13bis *Mélusine*, 14 *moulins d'Ecotard, Gazeau*, 15 *Mr de Montfort*, 16 *le couvent des Robinières*, 17 *les Ecoles*, 18 *la Révolution 1793*, 19 *nos Morts pour la France*, 20 *n°spécial sur M.*, 21 *le Vieux Pont des Vallées*, 22 *les Maires*, 23 *la Belle Rosalie et les cors de chasse*, 24 *le barrage de M.*, 25 *moulin Diet*, 26 *moulin de Doreau*, 27 *Père de Montfort*, 28 *la Grotte*, 29 *hameau de Pierre-Brune*, 30 *moulin de P.-Brune*, 31 *écoles de M.*, 32 *école Croix-Méraud*, 33 *moulin de Gourdin*, 34 *les moulins*, 35 *moulin de l'Erable*, 36 *moulin du Besson*, 37 *Moulinneuf 1è partie*, 38 *2è partie*, 39 *moulin des Deux-Eaux*, 39bis *idem*, 40 *moulin du Prévèreau*, 41 *moulin de la Vallée 1è partie*, 42 *Vallée 2è p.*, 43 *Vallée 3è p.*, 45 *le moulin du Portail*, n° 46 *le Château*, 48 *les Hommes Illustres de Mervent*, dont un total de 939 pages. Au travers de ces bulletins vous trouverez divers autres petits sujets historiques, étymologiques, anecdotiques, . . . Toute personne qui voudrait obtenir un ou plusieurs numéros peut s'adresser à moi ; je me tiens à sa disposition au 02 51 00 22 11 ou « [vincentmaryline@orange.fr](mailto:vincentmaryline@orange.fr) » au 24 route du Lac 85200 Mervent.

Dépôt Légal bull. n°48, année 2011 Maryline Raimond-Vincent

